

ROGER BORDIER

« Le signe d'une confiance »

(*Europe*, novembre-décembre 1966)

*Nous republions ici l'article que Roger Bordier avait consacré à Fibrilles lors de la parution de ce livre de Michel Leiris chez Gallimard en 1966.*

Michel Leiris parle quelque part dans *Fibrilles* du pouvoir que posséderaient certains êtres, en particulier parmi les peuplades dites primitives, « de s'abandonner sans réticence aux pulsations de la vie ». Mais n'est-ce pas, précisément, ce qui tente lui-même, n'est-ce pas ce grand rythme humain à la fois naturel et singulier qu'entend suivre chez lui l'écrivain, l'artiste du verbe à l'affût de sa propre sensibilité, traquant ses images, ses impulsions, ses goûts, ses problèmes et ses désirs ? Les pulsations de la vie, ce sont, ici, celles de la vie même de Michel Leiris. *Fibrilles*, qui ne relève à proprement parler d'aucun genre, est ce qu'il faudrait appeler, je crois, entre le journal et les essais, une chronique intérieure. On y a vu en bien des cas l'examen fascinant, impitoyable, d'une intimité assez crûment dévoilée, l'insecte humain devenant ici, somme toute, son propre entomologiste. C'est vrai, et dans la mesure où le procédé analytique le plus scrupuleux rejoint tout naturellement l'expression poétique, une telle comparaison s'impose aussi sur un plan strictement littéraire, et non seulement dans le domaine de la psychologie. Il faut craindre toutefois qu'elle ne donne du grand talent, de l'œuvre, de la pensée de Michel Leiris une idée sans aucun doute exacte, mais trop particulière aussi. Les définitions les plus justes, glissées dans des raccourcis séduisants, héritent ce défaut de leur brièveté même : elles se changent en cliché. Aujourd'hui encore, et en des termes assez voisins de ceux employés pour Leiris, Proust est victime de cette facilité, et comme l'on dit de ce suivisme, d'une critique littéraire grande dispensatrice d'étiquettes.

L'ennui, c'est qu'à force de braquer le projecteur sur la face immédiatement perceptible d'une vérité littéraire, l'on risque fort de créer quelque confusion, des malentendus. Ainsi, il ne faudrait pas voir en Michel Leiris, à la fin, une sorte d'intimiste cruel et passionnant. Peut-être vais-je surprendre si je dis que ce qui m'a

le plus frappé, le plus envoûté dans cet admirable ouvrage, c'est moins la mise à nu de l'auteur analysant sa vie privée (quelles que soient la beauté, et même la grandeur de ces pages, naturellement) que la formidable emprise du décor extérieur, du grouillement des individus, du jeu des événements, et bien entendu des observations de l'ethnographe qu'est également Leiris, sur un esprit attentif avant tout aux manifestations, même les plus lointaines, du signe poétique. C'est là, je crois, qu'est vraiment Leiris ; c'est en tout cas ce que *Fibrilles* m'a paru fort bien révéler. Leiris y fait défiler des images de la Chine nouvelle, d'une Italie de tourisme et d'art, des visions d'Afrique, un peu de quelque paysage campagnard ou parisien, et des êtres réels, des contemporains illustres comme son ami Picasso, des relations diverses, ses proches, les gens de sa famille morts ou âgés liés à toute une mythologie de l'enfance, etc. Ce brassage assez fantastique se trouve admirablement maîtrisé par les revendications de l'expérience personnelle, de la réflexion sur soi, des aveux clairement formulés, même lorsqu'il s'agit d'exposer des situations aussi délicates que l'infidélité conjugale ou la tentative de suicide. Ici encore (et je ne voudrais pas du tout poser à l'original) je me sens très éloigné de ceux qui tiennent à conclure, à propos de Leiris, par le masochisme, le pessimisme systématique, etc. Ce sont là des vues trop formelles qui, à mon avis, ne rendent pas du tout compte de l'ample démarche de Leiris, de ce fameux brassage, justement, du miroir à facettes qui sans cesse tourne et projette l'une vers l'autre des curiosités multiples, de la qualité profonde et du rayonnement d'une pensée en accord avec les grands (et les petits) phénomènes extérieurs, c'est-à-dire avec les combats des hommes, si divers et parfois mystérieux, avec leurs déceptions, leurs espoirs, tout bonnement, avec les foules politiques et la politique tout court, la vie des paysages, le mouvement des souvenirs, l'ordre quotidien et l'insaisissable durée des jeux de l'esprit, les problèmes que l'on pose à son entourage personnel, et ceux qu'il vous pose. Alors, pessimisme, optimisme ? Ce n'est pas du tout la question, et d'ailleurs, il ne serait guère sérieux de tenter d'expliquer un aussi grand écrivain par un manichéisme quelconque. De cette grande entreprise lucide, obstinée, patiente, dont la vraie clé est en fait la poésie, ce que je retiens pour ma part, au-delà des vicissitudes, c'est le signe d'une confiance.